

# LE JOURNAL INEDIT DE ROBERT LEVESQUE

## CARNET XVII

(11 mars — 25 juin 1936)

*Commencé le 11 mars 1936 à Lyon.*

Reviens — il est déjà tard — d'une conférence de Jules Romains sur la paix. Alarmé, naturellement, par la récente violation du pacte de Locarno..., bien qu'admettant les droits de l'Allemagne. Inutile de redire le discours de Romains, je me trouvai d'accord avec lui presque sur tout. J'étais placé au premier rang. Je n'aurais pourtant pas reconnu Romains (je l'avais rencontré voici près de dix ans chez Adrienne Monnier). J'avais le souvenir d'un visage plus beau, plus dessiné, plus «médaille»... Les traits mobiles de ce visage où les rides n'ont pas encore trouvé leur vraie place, je ne sais quel manque de gravité dans la mine, et les yeux gris m'ont un peu déçu. Intelligence fort claire et vaste sans doute..., mais à Pontigny, par exemple, je crois avoir vu des esprits plus lumineux.

Beaucoup de jeunes gens dans la salle ; certains, assez nombreux, m'étaient connus. Je m'esquivai dès la sortie. Vieille sauvagerie, plaisir assez violent de rejeter les escortes..., surtout besoin d'être seul, dans la nuit assez belle. Rentré en essayant de penser à mon drame.

Comme je parlais à Mathieu de mon projet ancien d'écrire un *Sermon sur la vertu de pureté*, voici qu'il me raconte des souvenirs de collègue sur un certain Mgr Saint-Clair, prédicateur, maître chanteur, terroriste, tartuffe, goinfre, mythomane, obsédé, trafiquant de médailles, de carnets, etc... Vrai cabotin..., jongleur même... Ce qu'il m'a dit de ce personnage (il pourra m'en reparler) ne saurait plus sortir de ma mémoire. J'étais prédestiné à l'apprendre.

*13 mars.*

Le hasard, à la bibliothèque, met sous ma main un Hérodote. Je ne l'aurais pas demandé, crainte d'une longue lecture. Mais ainsi certains détails sur l'ancienne Égypte (comme peu différente de l'Orient que j'ai vu !) vont nourrir mon *Joseph*... Causé le même jour avec un aventurier arménien qui me décrit les inondations du Nil.

Inquiétude pour Mathieu, de plus en plus fatigué, épuisé. Il suspend tout travail, peut-être devra-t-il aller à la montagne. Depuis des mois, je lui disais de se soigner. S'il part, je perdrai mon meilleur compagnon..., mais ce garçon si précoce et profond, malgré ses dix-neuf ans, est encore un enfant. Mon influence indéniable sur lui m'obligeait, sous les paradoxes, à un certain tonus moral...

21 mars.

Relu pour mon *Joseph*, drame, la sourate de Joseph dans le Coran, et de vieilles notes sur le *Testament des Douze Patriarches* (Évangiles apocryphes) dont je me souviens à point.

Puisé surtout à la Bible. Tout le côté superstitieux, retors, du peuple juif m'est odieux, et me fait prendre encore plus en horreur la religion. Le Dieu des Juifs, souvent, ne vaut pas plus cher qu'eux.

Fait une classe au collègue des Lazaristes (la troisième) pour remplacer Mathieu. Il m'amusa (ce que j'ai besoin d'apprendre) de faire régner l'ordre et d'essayer d'intéresser les élèves. J'y parvins assez bien, malgré leur nullité.

Devoirs que l'on me donne à corriger ; on commentait le proverbe : « Dis-moi qui tu hantes... ». Il faut désespérer de l'éducation religieuse. Quel bas moralisme moutonnier, bourgeois ! Le maigre sens du devoir, quel goût de la convention, mêlé d'hypocrisie pour plaire (croit-on) au professeur... Ce collègue installé dans un ancien couvent, à la fois caserne et prison, sinistre, froid, immense, rappelle les pensions de Dickens. Les personnages qui y vivent sont, paraît-il, encore plus étonnants que les murs. Il n'eût tenu qu'à moi d'y vivre aussi... On voulait m'embaucher. Je reculai devant cette affreuse expérience — trop belle.

Accompagné (ainsi que sa fiancée), jusqu'à Vienne, Mathieu partant pour Pau. Le médecin l'y envoie. Intéressante visite de la ville. Temple d'Auguste (un peu noirci), moins beau que la Maison Carrée, mais non sans style. Église romane de St-André-le-Bas, abside, beau clocher, dans le chœur d'admirables colonnes corinthiennes. Beaux chapiteaux romans.

Donc, plaisir d'errer dans cette ville inconnue, où déjà l'on sent le Midi qui s'approche. Il faisait un jour de printemps. Je m'efforçais d'être joyeux pour ne pas attrister ce départ... Mais non, j'étais naturellement heureux, et de voir du nouveau, et d'être avec un ami. Je suis déjà parti trop souvent pour trouver un départ bien tragique. Par sympathie, je comprenais la peine de M. laissant sa fiancée et moi-même.

Nous étions tendrement liés. Mais sur le coup, résignation au sort, besoin de montrer du courage, je n'étais pas ému. J'ai compris depuis (et je le savais déjà) ce qu'il y eut d'exquis dans ces mois où je vis Mathieu si souvent. Nos repas dans de petits restaurants, nos promenades sur les quais, nos lectures, nos échanges... J'ai dit que j'eusse aimé avoir une telle amitié jadis. Je la trouvai enfin, puis ce fut pour la perdre. Du moins avons-nous fort profité de notre amitié, et je sais bien (cela, je ne l'ai pas cherché un instant) que Mathieu est maintenant marqué de mon passage.

Acheté une série de photographies de Fès. Cette ville où je fus heureux et dans quel printemps, que je quittai joyeux, sans nul regret, plein de reconnaissance et d'espoir..., après trois ou quatre ans mon souvenir s'en dépouille, et j'éprouve (moi qui avais jusqu'alors laissé dormir en moi le Maroc) le besoin d'y repenser. Mon *Joseph*, c'est alors que je le vivais, du moins que son cadre et l'Orient me parlaient. Il faut les faire renaître. Émotion à regarder mes humbles cartes de Fès.

Commencé par le complexe d'Italie. Maintenant, c'est le Maroc. On se fait vieux. Mais ces deux souvenirs ne se confondent pas. L'Italie est toujours haletante.

Mathieu me disait, avant de nous quitter (et ce n'est point par complaisance que je le note) : «Deux ou trois fois, pas plus souvent, je t'ai vu sourire d'un sourire extraordinaire ; alors tu es transfiguré, tes yeux agrandis se renversent. A personne je n'ai vu une telle expression, selon moi plus qu'angélique.»

Lu mes deux scènes à l'abbé Duperray, ami de Max, Picasso, etc.. Il les trouve bonnes. Me présente un jeune Chinois, que je reverrai.

29 mars.

Passé une journée entière à écrire, au courant de la plume, la scène de la Prison. J'en suis content. Joie d'écrire, de dominer, d'écouter. Certitude d'arriver sans effort. Ayant tout préparé (les rythmes, les tournants), j'étais sûr de moi, sans fatigue le soir...

Mais qu'on écrit avec son sang, je le vis bien les jours suivants. Je fus malade. Plusieurs nuits, je ne dormis presque pas. Je m'éveillais en pleine nuit sans pouvoir me rendormir, et tournais éperdument dans ma tête les scènes suivantes...

Écrit à Wahl, à Letellier. Cris de victoire... Écrit aussi à F., qui depuis tant d'années m'a vu me débattre et attendre. Enfin je sors de moi-même et du trouble épuisant... Cette vie nouvelle qui s'ouvre me bou-

leverse.

Dimanche dernier, le matin, sortie dans la campagne avec mon professeur de gymnastique et quelques sportifs. Joie de courir dans le printemps. Marche, course, exercices, ballon, sans aucune fatigue, et joyeux et pensant à mon drame que je sentais se nourrir de soleil... J'eusse aimé continuer encore ces jeux, cette purification.

Comme me lever de bonne heure, comme être chaste, je le savais d'avance, me devient facile quand j'ai un but.

30 mars.

Entendu hier pour la seconde fois *La Passion selon saint Matthieu*. La première fois, c'était à Paris voilà dix ans. Je peux déjà compter par dizaines... Longtemps j'aurai cru que j'avais vécu en vain, bien que je fusse parti de ce principe : il faut vivre le plus possible pour être le plus riche possible. Soudain, depuis peu de temps (depuis Lyon surtout), j'ai senti mon recul. Oh ! je suis encore un adolescent, et cependant je goûte aussi la première maturité. L'âge de vingt-sept ans, auquel Péguy attachait tant d'importance.

... Guère d'idées pour la suite de *Joseph* (je mis plus de trois semaines pour préparer la scène II). L'intuition, je crois la tenir ; un sentiment obscur de splendeur, de tendresse, qu'il faut nourrir de faits, me remplit. Nébuleuse... Plusieurs semaines sans doute de recherches, d'attente. Après Pâques, après mon voyage dans le Midi, je serai prêt, je crois.

Je m'aperçois — ce que je savais cependant, ce que j'avais voulu — que toute ma vie depuis des années était orientée vers une œuvre. Grand moyen de pacification : je veux dire que là du moins on est son maître, qu'on garde une province où la victoire vous appartient. Aussi se fait-on pour un temps moins difficile à l'égard de la vie. Martin du Gard, c'est pour se sauver de la mort qu'il se mit à écrire. Il paraissait peu me comprendre quand je lui disais que moi, je voudrais écrire pour déclarer mon amour... (L'histoire de Whitman. Comme il fut déçu...) Aussi — et je l'ai toujours cru — on finit bien par obtenir ce qu'on a désiré. A être moi-même, je m'y suis dès longtemps préparé.

3 avril.

*Service inutile*, par Montherlant. Belles pages, beaux endroits. Écrivain-né, sans doute, et qui parle fort ; manque de nuances, de goût, de tact. Grand art pour habiller les lieux communs. Du cynisme, de la

gloire, certaine cambrure. Cet écrivain m'attire, et m'effraie. Je veux dire que, lui ressemblant sur quelques points, je dois me garder de ses travers. C'est ainsi que les pages où il expose sa manière de vivre en Espagne, en Afrique, vie violente, voluptueuse, poussant à l'extrême le culte de soi-même et de la vie, etc., ressemblent fort à ce que j'écrirais si je devais décrire ma vie... Mais je n'ai aucune envie de le faire. (Pas plus que ne le ferait Gide, par exemple, dont la vie, et l'œuvre aussi, avec plus de réserve ont autrement de grandeur.) Hanté par la grandeur, Montherlant. Tout son secret est là. Je vais faire comme Sainte-Beuve, dont je lisais hier les *Cahiers intimes*, j'amasse mes munitions et je fais des cartouches...

Dumazet à Rome, comme je lui donnais des autographes de Montherlant : orgueil, égoïsme, complexe d'infériorité (à base sexuelle), un lâche, un peureux, et *qui le sait* ; pas d'illusions sur soi-même. Très conscient. Intelligent (ce dont on ne se douterait pas toujours à le lire).

Un jour, paraît-il, comme il avait offensé la mémoire de Barrès, Philippe Barrès le provoqua en duel. Valéry, qui ne connaissait pas Montherlant, voit arriver chez lui un homme pâle et défait...

Bien amusé, un jour, à Ibiza, de tomber dans l'*Encyclopédie espagnole* sur la plus terrible critique de Montherlant, faisant chez nous figure d'hispanisant... On dit que là-bas, détesté ou inconnu (j'en ai fait l'expérience), il n'ose plus y remettre les pieds... De même en Italie, où selon Chuzeville il aurait eu à Rome une affaire particulièrement pénible. Montherlant, m'a-t-on dit, est «un type à histoires».

Gide a vu Montherlant refuser de monter en ascenseur : on ne sait pas, disait-il, ce qui peut arriver... Baroncelli disait à Gide que lorsque M., aux Saintes-Maries, combattait le taureau, tout le village s'ttroupaît pour rigoler... René-Jean Clot (peintre d'Alger) me parlait des *mauvais souvenirs* laissés par Montherlant en Algérie : insolences, mufleries, etc. Non content de «coucher dans tous les lits», il nous manquait à chaque instant de politesse, prenant les gens pour des idiots, etc. (Histoire de la place de théâtre qu'il avait demandée avec supplication à certain bourgeois : il se lève pendant la première partie, fait du bruit, s'en va, ne remercia jamais, etc.) A Tunis, où il se croyait un écrivain ultra-célèbre, il entreprend d'expliquer le secret de son art à de gros commerçants. Aucun sens du ridicule. Grand art de la mise en scène, de se faire valoir.

J'ai vécu au Maroc dans des maisons où venait de passer Montherlant. J'ai connu ses amis. Vivait sous un faux nom, point par un besoin d'indépendance et de secret, par peur de la police, par méfiance, par persécution...

Vu à Fès, chez Secret, tous les ouvrages de Montherlant, ses nombreux tirages de luxe, barbouillés de dédicaces grotesques, délirantes. D'Annunzio n'eût pas fait mieux.

Surpris de trouver dans *Service inutile* des négligences de style, mais le morceau intitulé *Pour le chant profond* unit la poésie, la grandeur, l'essence même de l'Espagne, du Maroc. Cela est d'un vrai voyageur, et d'un homme.

Petite initiation à la Chine. Perspectives de surprises... On me lut des poèmes (Duperray fait du chinois). Vu l'autre jour une petite exposition de vases Ming et Song. Je me serais, je crois, perdu, oublié dans l'émail vert sombre à reflet rouge qui paraissait profond, presque infini...

*Menton, 15 avril.*

Avant de quitter Lyon, l'après-midi du Jeudi Saint, visite au Musée Guimet, avec Lo-Ta-Kan, jeune Chinois. Quelques pièces de l'époque Song. Plaisir parfait. Ensuite, promenade au parc de la Tête d'Or, tout attendri par le printemps. Lo-Ta-Kan, jeune poète, est très au courant de la littérature moderne, davantage que moi ; il fait des traductions. Je lui raconte le sujet de *Joseph*. (Excellent exercice, je crois, d'éprouver un sujet sur autrui.) Nous regardons les animaux, les enfants..., puis nous asseyons au bord du lac où la tendresse du ciel, des arbres et de l'eau me plonge dans un grand délice. Des barques passent sur l'eau rose. Voici le soir, on nous apporte un vin de Beaujolais, que je bois presque à moi seul et qui augmente mon ivresse. Les eaux, les barques rappellent la Chine à Lo-Ta-Kan, et il s'étonne que je jouisse de mille nuances que l'Europe goûte peu...

Parmi les plus charmantes habitations que j'ai eues — dans les fleurs, sur des collines, près de la mer —, il faut compter l'auberge de Menton où je vais passer quelques jours. J'ai un balcon d'où je respire des fleurs d'oranger, le Cap-Martin et la mer sont à mes pieds. J'ai du travail..., une conférence sur la «Survie», le plan de mon *Joseph*. J'espère relire la *République* de Platon... Hier soir, accompagné Michel au train, erré dans Monte-Carlo... Erré dans la ville haute ; rassemblements nombreux des gens de maison.

*Nice, 20 avril.*

Quand, dans le calme, je serai de retour à Lyon, j'aurai plaisir à revoir ce voyage en le notant sur ce carnet... Michel est reparti ravi. Tout

était neuf pour lui. Je voyais tout avec ses yeux. Dieu merci, mes yeux s'ouvrent, et mon regard s'emplit. (Il faut à la fois que l'œil analyse et saisisse abrupement les ensembles.) En 29, quand je vis pour la première fois le Midi, M. Alléon m'accompagnait. Je comprends mieux maintenant le plaisir qu'il avait à me montrer tant de choses, et sa joie de sentir mon éblouissement. Comme en ce temps je voyais mal ! Je regardais de tout mon corps, mais je ne savais pas contempler. Je ne connaissais pas assez la peinture pour bien goûter les paysages.

*Lyon, 26 avril.*

Jour des élections. Que je me sens anachronique ! Oh ! je n'ignore pas la gravité de l'heure, que l'avenir en partie dépend de ce suffrage. Mes vœux accompagnent les «Gauches»... Cependant, laissant dans l'ombre les questions sociales, politiques, lassé précisément de leur importance, jamais je ne me sentis plus artiste. L'amour de la beauté m'envahit. Quand tout voudrait me prouver que ce souci est inutile, je deviens fervent d'art, de perfection, et sans mesure, et du fond de moi-même. J'y vois ma raison d'être. La beauté littéraire, surtout, devient mon but. Les phrases, les beaux vers, les grandes conceptions sont le ressort et l'appui de mes jours... Cela ne m'isole point tant, d'ailleurs, de mes contemporains que cela n'agrandit le champ du monde, supprimant les barrières du Temps. L'homme ne vit pas seulement de pain...

*Lettre à Mathieu.*

Je deviens parfois sentimental (c'est l'âge), mais autant l'avouer puisque tu peux en être cause. Quand le Rhône a une jolie couleur, je regrette de le voir seul... Quand le ciel au crépuscule se fait émouvant, c'est un ciel dépeuplé que je regarde. Il est si bon de partager des émotions, et à Lyon, avec personne comme avec toi j'ai pu échanger des éblouissements. Il n'est presque pas de joie où tu ne manques. J'avais retrouvé près de toi la fraîcheur que j'avais à ton âge et l'élan, marchant de découverte en découverte, vivant avec passion. Nous nous soutenions l'un l'autre et nous nous élevions. Ce qu'il y eut de merveilleux dans notre première amitié — du moins en avons-nous bien profité — il fallait peut-être nous séparer pour le connaître... Mais fermons les écluses...

*Lettre à Gabilanex (critiques de Martin du Gard et de Gide).*

Martin du Gard me disait en me rendant mon manuscrit : «C'est bien, c'est même très bien, mais il m'est impossible d'avoir un avis sur ce début. On voit qu'il y a beaucoup d'intentions, pourtant je ne sais

trop comment cela se rattache à vous. Là est la question. Quelle idée d'avoir pris ce sujet ! C'est un sujet de vieux. Je veux dire que, sans le *Saül* de Gide, la *Sémiramis* de Valéry, vous n'auriez pas eu telle idée. — On y sent donc des influences directes ? Je désirais que chaque phrase me fût personnelle. — Naturellement l'influence est diluée ; vous avez bien lu vos auteurs ; vous faites preuve de culture, d'une certaine maîtrise de style, trop grande peut-être (on sent des livres derrière vous), ou plus exactement on sent partout la *volonté*. Qu'il y ait là une certaine perfection, je le crois... J'apprécie beaucoup votre émotion contenue par la forme.» (Donc, reproche sur le sujet.)

«Aucun jeune auteur aujourd'hui n'aurait une idée pareille.» Reproche sur la forme, trop soignée — bien que Martin, l'homme du labeur, ait sursauté quand je lui eus dit que ces pages avaient quasi coulé au courant de la plume. Preuve de plus, trouvait-il, que j'écrivais avec des reminiscences ; au demeurant incapable, et il l'avouait, de trouver quelque détail à reprendre.

Bien que Gide goûtât peu l'objection sur le sujet, ni celle de son influence (je disais à Martin : Je ne peux pas supprimer Gide, ni me supprimer moi-même, et Gide disait qu'on pourrait aussi bien lui reprocher d'avoir subi l'influence de Stendhal), son avis, plus nuancé, plus riche, n'a pas été, au fond, très différent de celui de Martin. Pour Gide, ce que j'ai fait n'est pas très bien, mais *trop bien*. «C'est lisse, disait-il, la critique ne saurait y mordre. Quelques vétilles peut-être (il n'a pas dit lesquelles). Je comprends dans quel sens ce n'est pas une œuvre de l'époque ; j'y suis gêné par la trop grande retenue : sans cesse on sent l'esprit critique en éveil, qui ne veut laisser passer aucune scorie. Cela pêche par manque d'*abandon*. C'est trop parfait, cela manque de défauts. Dans les œuvres des jeunes, en général, ce qui sera plus tard les qualités, d'abord se manifeste sous forme de défauts. Grossissant ma pensée, je dirai que cela ne saurait faire partie de tes œuvres complètes. Pense aux œuvres de jeunesse de Flaubert. — Mais ne me trouvez-vous pas d'autres qualités de style ? — Sans doute, et c'est un essai intéressant, productif. Bientôt, d'ailleurs, tu le jugeras. Par effort, tu arriveras sans doute à posséder, comme disent les peintres, du métier. Mais il faudrait, en même temps que ce travail appliqué (je ne crois pas qu'il ait employé ce mot, mais sans doute le méritais-je), tu continues régulièrement à tenir un journal débridé. Ensuite, ce qui pourrait arriver très tôt, tu trouveras sans doute une bonne formule, à mi-chemin. Tous les jeunes aujourd'hui se laissent aller, écrivent n'importe quoi, ils n'ont aucune culture. Toi, c'est le contraire. — Martin du Gard, dis-je, ne me



reconnaissait pas dans ces pages ; et vous ? — Moi, oui, mais très vêtu. En te lisant, je n'ai pas eu cette impression d'étrangeté, d'émerveillement que donne une œuvre vraiment neuve, vraiment belle. A vrai dire, la scène du panetier et de l'échanson m'a un peu déçu ; c'est là que j'avais vu l'intérêt de l'histoire ; j'en parle dans une conférence. — Pour moi, le sujet est ailleurs. — Tant mieux, si tu as une idée virginale. Tâche de lire ce que Thomas Mann a écrit sur Joseph ; tu risquerais, sans le vouloir, de le plagier.»

Je lui raconte en quelques mots ma façon de comprendre Joseph ; il s'y intéresse ; trouve peut-être que ce serait plutôt un sujet de roman ou de récit, qu'en tout cas, pour en faire un drame, il faut sans cesse chercher le *conflit*. Trouve aussi que dans ce cas la forme gagnerait à être plus abrupte, non pas qu'il faille dès maintenant revenir sur ce qui est fait, mais plutôt pousser de l'avant. Gide, comme toi, reconnaissait l'émotion sensuelle..., mais je crois qu'il en eût préféré une autre, sans doute quelque chose de plus sauvage... Il ajoutait : «Tu as voulu faire trop bien ; c'est l'ambition du chef-d'œuvre qui t'a nuï.»

Il concluait enfin... car Gide, qui commence par affirmer (mais avec force nuances, et c'est alors que son jugement est le plus sûr), finit toujours, au contact d'une autre pensée, par céder du terrain : «Au fond, je crois que ce que Martin du Gard et moi pouvons te dire est tout à fait inutile... Puisque tu as une idée, tu dois la suivre et sans nous écouter.»

P.S. Gide insistait pour que je continue à rédiger mon journal, afin que, devenant de plus en plus difficile pour moi-même, j'y trouve un contrepoids...

Longtemps j'ai crain, n'ayant jamais été inspiré que par l'émotion sexuelle et n'ayant su écrire que sur ce sujet, de ne pouvoir en sortir... Ce qui m'a plu dans mon *Joseph*, c'est la catharsis que j'y ai trouvée... Je l'écrivais à F. (dont la lettre — malgré des critiques sur mon plan, c'est naturel, je n'en ai pas — me donne confiance, me trouvant en progrès, etc.) : *Joseph*, pour moi, n'est plus qu'un sujet d'études, une carrière à explorer, une glaise à gâcher. Très naturel, en somme, que pour la première fois que je me mets à une œuvre, j'aie beaucoup à apprendre. On n'apprend qu'en travaillant.

27 avril.

*Mon voyage de Pâques.*

Arrivée à *Marseille* à minuit. Logés au Continental, près du Vieux Port. Douce température. Nous avançons dans les mauvais lieux.

L'heure est un peu tardive ; les rues, déjà désertes. Mais du moins le sinistre, l'antique, le mystère s'y mêlent. Michel prend un bain de crapule ennoblie. Les ordures s'accumulent près de nous, ou tombent pesamment des fenêtres noires. Nous apprécions la rue Figuier de Cassis, qui m'est chère ; elle s'en va de guingois, malgré son étroitesse, les maisons qui la bordent ont tant d'envie de se toucher qu'un échafaudage noirci, terriblement vieux et compliqué, les sépare. J'oubliais de dire que cette rue est aussi une cascade ; de pavés en pavés, dans la rigole qui la partage, sautille une eau crasseuse... Quelques groupes de nègres, endimanchés, fleuris, vêtus d'étoffes claires, causent sur un mode perçant. Des maquereaux solitaires passent, traînant les pieds. Personne, dans ces rues sombres, qui ne nous donne un rapide regard ; le vice a de l'esprit... Rues des bordels où les antiques tenancières, — en toutes langues, car (venant de Lyon) nous avons l'air exotique, — essaient de nous embarquer pour Cythère. Ce qui toucha le plus Michel, ce fut deux pauvres filles peintes, assises sur leurs portes voisines, une chaufferette entre elles, recevant une étrange lumière, venue du fond des chambres...

Le lendemain matin, je fus bien davantage ébloui. Tout baignait dans l'azur. Nous courûmes au Vieux-Port. Quelle fête ! Notre œil venu du Nord s'extasiait. Chaque pan de mur, jaune ou rose, était un sortilège. Ciel et mer se mariaient, traversés de mâts, de lourds filets tendus. Tout était cri, étincelle. Le matin jeune se pâmait, mais dignement, sous un feu sans chaleur. Cependant notre peau de Lyonnais se fondait sous la caresse du climat. Des enfants circulaient, magnifiques. Certains pêchaient gravement à la ligne ou, sur le quai, triaient des coquillages ; des nervis désœuvrés les regardaient. On déchargeait, sous des cris, un sardinier. Activité n'allant pas sans lenteur... Déjà, sur d'autres bâtiments, dans des poses sereines, les hommes d'équipage vaquaient à leur corvée, ou prenaient du repos. La plus simple attitude, ou l'immobilité, tout, sous nos yeux, s'imprégnait de noblesse. Nous ne vîmes pas débarquer les tartanes d'Espagne pleines d'oranges. Les volets des maisons, bleus ou verts, chantaient ; le linge suspendu brillait d'un luxe insoupçonné. Chaque rue, en montant, perdait et retrouvait cent fois les rayons du soleil. Le plus beau nous parut, au bout du quai, la tour du Fort Saint-Jean que le soleil dorait. Cette tour banale, que toutes les villes d'Italie possèdent, paraissait à la fois vieil or et cendre rose. Rien n'était beau comme sa forme régulière, dentelée, pesante, et sa couleur d'aurore. Nous fûmes au marché ; fleurs, fruits, poissons passaient de mains en mains. Des cris d'extase jaillissaient du poumon des vendeuses. Des enfants couronnés de feuilles de choux-fleurs mena-

çaient, en courant, de renverser les éventaires. Les poissardes criaient ; des gamines, des vieillards, des mendiants, de l'échalotte ou du cresson disposés à leurs pieds, attendaient le client. Leur étalage ne valait pas dix sous... Pourtant ce monde ne semblait pas se plaindre. Un fatalisme oriental, une joie sourde, aussi, pesait sur ce marché désordonné, improvisé dans les rues tortueuses qui, la nuit, sont sinistres. A tout instant, des charrettes, des échelles, des planches, des chargements barraient la route ou terrassaient les passants, mais nul ne s'étonnait. Des femmes retroussées brassaient dans des bassins les costumes bleus de coutil qui sont ici l'uniforme des hommes.

Un tramway circulaire nous mena voir la corniche. Mille plis, mille cris de joie, mille soubresauts brillants naissaient et renaissaient sur l'eau bleue. Les rochers gris et nus, les calanques où battait quelque écume ne brisaient pas le calme étincelant...

### *Arles.*

La matinée passa. Ne perdant pas un instant, nous prenons le train d'Arles. La banlieue de Marseille dépassée, l'étang de Berre lui-même, la campagne devient belle. Chaque gare est fleurie, des arbres de Judée, des lilas surgissent de partout. Les amandiers timides, d'un vert d'amande, l'herbe nouvelle, tendre à voir, caressante, haute déjà, tout n'est que jeunesse, promesse. Les cyprès graves bordent les champs, impassibles, mais à leurs pieds le printemps s'épaissit, déjà la fusion de l'été se prépare ; mille fleurs des champs sortent des herbes..., rien de rouge, le vert seul domine, légèrement acide, pourtant doux. C'est une grâce ambiguë, indécise que celle de ces champs...

Je n'avais pas revu Arles depuis sept ans... Faire voir cette ville classique à Michel me transportait. Ici, l'Art est chez soi. Tout invite à penser. Ville méridionale où le soleil et la nature servent l'histoire, l'éternisent. Les grandes lignes d'Arles étaient dans ma mémoire. On n'oublie pas les villes d'Arcadie. C'est la campagne d'Arles (sur la route des Baux) qui me fit comprendre jadis les Anciens. Je décidai alors de m'embaucher comme berger... Errant dans le Val d'Enfer, je me souviens qu'un vieux berger, vieillard divin, s'arrêta pour me demander si je cherchais du travail... Mes souvenirs sont confus, mais je dus craindre que tous les bergers aujourd'hui ne fussent à barbe blanche...

Plaisir de contempler le porche de Saint-Trophime. Jadis je l'avais mal vu. Beauté de certains animaux fantastiques (des tarasques ?). La sculpture romane me ravit toujours. C'est la plus chrétienne qui soit, et aussi la plus proche du grand style. Colonnnes, frises, fleurs, pieux personnages, scènes familiares, tout me transporte dans ce porche vétuste.

Grand charme dans le cloître où nous errons ; quelques restaurations. Le plus ancien côté est le plus beau. Ce cloître ne le cède en rien à ceux de Rome (pour la sculpture, il vaut davantage). «A quoi sert un cloître ? me demandait l'abbé de la Trappe. — A se promener ! — Ah ! voilà bien. Il sert à tout sauf à cela : nous y faisons des processions, des prières, nous y passons en range. C'est le centre de la maison...» (Une *Adoration* de Finsonius, fort belle, dans un bas-côté ; tout barrésien, jadis, je recherchais les Finsonius ; j'en avais vu à Aix, mais celui d'Arles m'avait échappé.)

Place de l'Hôtel de Ville, assez romaine et pure ; obélisque au centre, complétant l'illusion. Fameuse voûte plate de l'Hôtel de Ville. Musée lapidaire ; joie de revoir les Danseuses.

Enfin, nous descendons aux Alyscamps. On n'a pas, malgré tout, tant abîmé ces lieux — ou bien les souvenirs y restent si puissants qu'ils sont indestructibles. L'usine sacrilège se cache dans les feuilles. Dès l'arrivée dans l'Allée des Tombeaux, le pas se fait plus recueilli, plus lourd. J'eusse aimé plus de solitude ; quelques enfants joueurs profitaient des vacances. Les arbres sur les tombes, que je croyais des cyprès, sont des peupliers entremêlés d'aubépines, en ce moment fleuries. Le soleil perçait l'ombre, mais les pierres antiques pavant l'allée, les sépulcres rustiques, pierres grises, poreuses, ne resplendissaient pas. La mort ici s'ennoblit extraordinairement. Rien ne parle davantage à l'âme que ces sépulcres vides, alignés dans les herbes, parfois cachés par elles. Ceux qui bordent la route ont gardé leur couvercle massif, aux quatre coins relevés. Joie de trouver, dans le petit jardin précédant Saint-Honorat, une foison d'iris.

En Arles, par toute la ville, l'aventure sourd. Les gens paraissent s'ennuyer (le commerce est absent), mais la jeunesse et l'amour ne semblent point éteints... Des gardians endimanchés circulaient dans les rues (assez lourds..., rien qui rappelle ce que me disait M. G. après son séjour chez Baroncelli).

Le ciel par malheur se couvrait quand nous entrâmes au théâtre, et les colonnes si pures, si sonores, ne recevaient guère de lumière... La plus grande admiration de Michel, ce fut les Arènes. Je ne sais pas comparer mes joies, ni l'énormité des monuments, mais ces Arènes m'ont donné autant de bonheur que le Colisée vu cent fois. Le plus beau fut de voir, du sommet des gradins, la Provence. Douceur de l'horizon, nuances vertes et roses des terres, sillon du Rhône dans les champs.

Rentrés à Marseille le soir, nous nous livrons aux joies de la Cannebière et tournons dans le Vieux Port. Cafés où des Chinois sont atta-

blés ; coins où des nêvris jouent aux cartes, nègres, arabes. Atmosphère de pègre où les metteurs en scène de cinéma n'ont qu'à cueillir.

Le lendemain, nous sommes à Toulon... Je ne saurais me lasser du quai Cronstadt, pour moi un des plus beaux endroits du monde. Je m'y baignai de lumière, de souvenirs. Nous ne fîmes qu'errer, et par les rues étroites montant vers le théâtre, et sur le quai, toujours, dont la splendeur attire. J'aurais aimé que Michel visite un bâtiment de guerre, mais l'heure ne s'y prêtait pas. Marins permissionnaires (nous étions samedi). (Point d'émotion à les voir.) Charmants bazars du quai. Nouveaux libraires, bouquinistes. Toulon devient intellectuel. Moins de figures crapuleuses qu'à Marseille... mais cependant ? La rade merveilleuse, où l'or du soir et les mâts composent si souvent des tableaux prodigieux, vient d'être déshonorée. Il y avait un banc de terre près de la passe faisant partie du «Petit Rang». On y a planté des cyprès (ou des mélèzes). Hérésie. Stupidité ! O marines de Claude ! ô végétal irrégulier !

Toulon-Nice par le train. Depuis Saint-Raphaël, Michel contemple Agay, Théoul, Anthéor, le Trayas, points peut-être les plus surprenants de la côte et pas encore déshonorés.

Marthe B. nous attendait à la gare. Dès qu'on arrive ici, la beauté de la race vous frappe. Les jeunes cyclistes sont nobles, air dégagé, distingué... Le boulevard de la Victoire, fête incessante, grouille. Après dîner, nous retrouvons place Masséna Roger Martin du Gard. Conversation et promenade exquises... Ma demande de renseignements sur le Maroc, où il aimerait aller vers l'automne, *Les Thibault* enfin achevés ; depuis près de deux ans que nous nous sommes séparés, il n'a pas arrêté d'y peïner. Nous parcourons la Promenade des Anglais. Nous pénétrons dans le vieux Nice, et finissons par nous asseoir dans un café populaire du boulevard des Italiens, où joue un orchestre charmant. Romains (qui habite Nice en ce moment) y vient souvent le soir. Martin en parle avec estime. C'est en vain que je fais des réserves. Parlons de Montherlant longuement. Je dis ce que je sais (Renaud Icard, l'autre jour, me parlait de lettres qu'il a de M., où lui-même se traite d'écrivain le plus considérable du jour..., et cela dès ses débuts...). Le côté «froussard» de M. intéresse Martin, qui lui-même, il l'avoue, est sensible à bien des craintes. Il excuse M. pour le nom qu'il porte, ses relations, le besoin nécessaire de camoufler... Prétend aussi avoir trouvé chez Montherlant certains accents de tendresse qu'il veut toujours cacher et qui le montrent sous un aspect bien différent de la légende. (Cela m'étonne un peu.) J'évoque l'Italie. Rien ne me touche davantage. Rien ne vit plus chaudement dans mon souvenir. Sans effort, là-dessus je peux être

éloquent. Je parle avec abondance et passion. Mes paroles peuvent brûler car moi-même je brûle (Michel me dit ensuite : «Martin te dévorait des yeux»). Je laisse en le quittant le manuscrit de *Joseph* à Martin, qui nous dit : «A demain».

Le jour de Pâques, avant midi, visite à T. Gab dans le pensionnat où il est employé. Il nous emmène à son café habituel. Impression de déchéance — il n'a pas l'air malheureux... Même ruiné par la boisson, la maladie, les débauches, un homme qui porte quelque étincelle se reconnaît, je pense. Un certain feu ne s'éteint point. Chez cet homme, hélas, nul souvenir de grandeur.

L'après-midi, nous la passons à Cannes. Plaisir de voir des yachts luxueux ; mais le plus beau — et cela reste une de mes plus grandes impressions de la mer — fut l'incursion que nous fîmes sur le môle qui entoure, à droite, le petit port. La mer se gonflait devant nous en vagues régulières et semblait prolonger les bords harmonieux des collines de la Napoule. La lumière, les ombres, le relief, tout composait un merveilleux paysage, un des plus beaux que j'aie vus.

Nous dînons le soir à Nice avec T. Gab, et retrouvons derechef, ensuite, Martin du Gard. J'ai cité plus haut ce qu'il me dit sur mon *Joseph*... Ce soir, il était moins excité (peut-être avait-il regretté ses excès de langage du soir précédent...). Il était d'ailleurs un peu las et fut moins brillant. Nous emmène à Riquier voir le monument aux morts taillé dans le rocher. Nous parle de Matisse, dont la villa dominant la mer est la plus belle maison de Nice ; nous raconte l'histoire d'une petite bohémienne qui devint modèle de Derain. Dans un petit café de la place Masséna, nous parlons de Gide. Martin lui reproche la peine qu'il a faite autour de lui (ceci pour excuser, peut-être, l'existence qu'il mène, lui, près de sa femme). Il ajoute que, moi si libre, si dégagé de tout (mon charme, pour lui, c'est ma franchise, mais il la trouve exagérée), je ne peux sans doute pas comprendre certaine crainte de peiner qui oblige à l'hypocrisie... «Oh ! dis-je, sur le terrain religieux, autrement grave que le terrain moral, je suis obligé de biaiser, mes parents croient que je pratique la religion, je fais semblant d'aller à la messe. Je ne peux pas leur faire une peine qui serait inconsolable... — Ah ! me dit-il, cela me fait plaisir de voir que vous aussi vous avez dans votre vie quelque chose qui vous oblige à jouer la comédie !»

Michel parla peu dans ces soirées avec Martin, mais écouta beaucoup. Peu d'hommes donnent une telle impression d'humanité, de maîtrise ; une certaine veine populaire se mêle en Martin à la pensée, au style. Il remplit l'entre-deux. (Mais c'est un *homme à principes*, malgré son

manque de préjugés.) Plusieurs fois, il regretta que nos soirées à Nice fussent toutes occupées par lui..., mais je le convainquis que les plaisirs que nous goûtions avec lui compensaient largement les autres.

Lundi de Pâques, pluie... Autocar jusqu'à Monte-Carlo. Route en partie voilée par la pluie. Descendons à Monaco. C'est le Grand Prix automobile. Bruit formidable des autos. Masse des gens venus des environs. Tous d'assez bonne humeur malgré le temps. Les beaux visages ne manquent pas. La pluie, le ciel noirci ne peuvent rien sur la beauté. Montons à la principauté : charmante place d'opérette, gardes en rouge et bleu, suisses pompeux, vieilles bombardes, tas réguliers de boulets. Descendons voir le Musée océanographique. L'aquarium, qui m'avait laissé un souvenir ébloui (regret de ne pas avoir vu celui de Naples...), m'enchanté encore davantage. Le luxe de ces poissons, la splendeur, l'éclat des écailles dont certaines éblouissent et dont d'autres confondent par leur délicatesse, est une fête. Leurs formes, toutes bizarres, imprévues, étrangement ciselées, surprennent, émerveillent. Certains poissons des mers de Chine, aux côtés découpés, pareils à des oiseaux, semblaient battre de l'aile. Teintes nacrées, couleurs vives bordées d'arc-en-ciel, couleurs se complétant, zébrures miraculeuses ; les cris d'admiration se multiplient sans se lasser. Coquillages, algues, plantes vivantes. Les actinies jouaient de l'éventail... (Je viens de lire, dans *La Mer* de Michelet, des pages sublimes sur la faune marine.) Ce qui me frappa le plus, ce furent les congres. L'aquarium en possède beaucoup ; demi-enfouis dans les rochers (ici en forme de tuyaux), ils attendent, bouche ouverte, le passage des proies. Impression sournoise de cruauté : les gargouilles les plus féroces feraient moins peur. (Certains poissons fantastiques du Japon faisaient prendre en pitié un monstre imaginé sous forme d'homme et d'animal, rapporté du Japon peut-être, et conservé dans une vitrine.) Leçons de la nature.

La pluie toujours affreuse... Nous arrivons en car à Menton. Un hôtel assez médiocre, devenu «Auberge de la Jeunesse», nous reçoit. Promenade sous la pluie dans les rues désertes. Le lendemain est meilleur ; charme du port, de la ville toute italienne et rose. Visite à Mme V.. Sur le mur du salon, un portrait du colonel de La Roque nous fait peur.

... Curieux de tout, premier levé, jamais las. Est-ce le seul fait du voyage, ou l'air marin qui me change ? Allons en car jusqu'à Roquebrune, où une amie de Pontigny, Mme B., nous attend (Martin nous avait signalés). Villa charmante au-dessus de la mer ; jardin presque exotique. Sanctuaire qui serait merveilleux pour le travail, mais Mme B., femme sympathique, est, il faut s'en convaincre, une femme fourvoyée

dans les lettres, une cuisinière qui déraile. Malheureuse en ménage, embarrassée par des questions d'argent, elle vit seule ici devant une œuvre à faire, d'où, à mon sens, il ne sort pas grand'chose. Tragique, pitoyable. O rangs épais de ceux qui se figurent avoir une œuvre à faire ! Conversation d'ailleurs agréable. Elle nous montre un poème ; il est absurde. Reçoit la visite d'une amie, vraiment belle — genre sauvage, élégante. Flatté — faut-il l'être ? — de l'attention soutenue de l'amie. (Cette personne avait le culte des chats...)

A Monte-Carlo, Michel prend le train pour Lyon, ravi de son voyage ; moi, je rentre à Menton après avoir erré dans les fameux jardins... déserts.

Le lendemain, qui fut pluvieux, j'émigrâi. Michel et moi, la veille, avions découvert une autre Auberge de la Jeunesse au milieu d'un jardin, sur la hauteur, dominant la mer. On me donna une chambre ravissante, dans un chalet au grand balcon de bois ; c'est là que j'écrivis certaine conférence sur la survie... L'hôtesse m'avait annoncé, pour le soir ou pour le lendemain, vingt ou vingt-cinq garçons et filles... Je me souviens du repas du soir. J'étais avec les hôtes à la salle à manger (j'entendais quelques campeurs, qui venaient d'arriver, dans une salle voisine). Ce soir-là, peut-être à cause du travail ou de la pluie, ou de l'éclaircie maintenant survenue, je me sentais plein de désirs variés... Je tirais mon carnet pour y noter des phrases sur *Joseph*, et je lisais dans Saint-Simon un passage étonnant sur la fondation de Marly et de Versailles qui me faisait sauter de joie. Par timidité, je ne trouvais rien à dire aux nouveaux arrivants, que j'entrevis à peine dans le jardin, — et je sortis rôder.

Le lendemain fut laid encore. J'en profitai pour lire du Platon, et le roman de Moravia (*Les Indifférents*) que m'avait prêté Mme B..

... Le soir, enfin, la troupe parvenue, je sortis avec deux jeunes gens. Sans intérêt, hélas ! Peut-être étaient-ils cependant les plus cultivés du groupe. C'était une bande d'instituteurs et d'institutrices qui, venus de Paris, n'avaient pas trouvé mieux que de se disputer en route..., et s'étaient fragmentés. Quel esprit de corps ! Quelle union d'intellectuels ! Des jeunes filles les accompagnaient. Beaucoup étaient vulgaires... Le lendemain matin, promenade fort longue sur le sentier du bord de mer qui de Menton court parmi les rochers jusqu'à Roquebrune. Je pensais en marchant que Gide vient souvent là en hiver... Je m'arrêtai pour lire ; trouvai en route des enfants « faisant de l'herbe ». Au début de l'après-midi, tout impromptu se décida une excursion en Italie. Je ne pouvais refuser. Un grand taxi nous emmena, trois institutrices, deux instituteurs et moi. Je promettais de faire l'interprète. Cette



plongée en Italie, où tout était symbole à mes yeux, où le moindre détail parlait à mon cœur, fut un délice. On fut à San Remo (par Vintimille, Bordighera, Ospedaletti). Ce qui frappe, aussitôt passé la frontière, c'est la différence du paysage, beaucoup plus rocailleux, plus grave. Finis les villas, les hôtels ; des cultures apparaissent sur les moindres morceaux de terre ; plus de jardins d'agrément (pourtant, quelques dattiers, parfois, d'une exubérance extrême, et aussi, dans les champs, des palmiers nains). Au sommet des collines, des villages suspendus, teintés de bleu, de rose, comme on en voit partout en Italie. Cette côte est sans doute moins belle que la française ; je crois pourtant la préférer, et pour sa gravité, sa pauvreté (ici on se sent plus prêt de la nature), et par amour de l'Italie. L'étalage des magasins, l'antiquité des boutiques, les devantures décolorées, tout disait la pauvreté ; les attelages archaïques, la rareté des autos, le costume des gens. Et cependant nous étions alors en « pleine guerre » éthiopienne, le peuple avait un air de bonheur, d'insouciance. Toute forme italienne aussitôt à mes yeux, à mon cœur évoque la volupté la plus brûlante. A San Remo, mes compagnons achètent des cartes postales patriotiques (photos somptueuses) dont la bêtise est grande, et de tonitruants portraits de Mussolini, qui chez nous passeraient pour des caricatures. Plaisir de manger une « cassata » dans un salon de thé. Je retrouve toute l'Italie... jusque dans la roublardise du gérant qui voulait nous extorquer dix lires. (Sur la route, petite panne ; nous descendons, plaisir divin de parler à deux petites filles.)

Bon nombre de séminaristes en promenade passaient ; mes compagnons hurlaient ; mais ces braves Italiens prenaient cela pour des amitiés, répondaient en riant. Plusieurs beautés — c'est inévitable — arrêtaient mon cœur. Rien que mettre le pied en Italie électrise. En noir, seulement le nom dans un livre me touche. Je ne suis amoureux de personne, mais je le suis de l'Italie. Chez un épicier, sur mon conseil, ces demoiselles achètent un « panetone », dont je reçois une partie comme un précieux viatique. A la frontière, un soldat bellâtre — carabinier — claquait sans cesse des talons, car nous avions d'abord paru l'admirer. Tout l'Italien était là, dans ce mélange de fatuité et de gentillesse.

Nouvelle promenade solitaire, le matin, au bord des eaux. Départ l'après-midi, arrêt à Roquebrune, puis à Monaco où je vais voir le jardin exotique, dans les rochers, dominant la ville. Vision prodigieuse de cactus géants aux formes les plus étonnantes, vraies forêts pétrifiées parmi lesquelles, comme dans les tableaux du Douanier, on s'attend à voir paraître un singe ou une bête féroce. Parfois aussi ces cactées poussent des fleurs vermeilles... Ivresse très particulière dans ce jardin très riche ;

tout dépaysé, on erre surpris, embarrassé aussi pour baptiser les choses qui n'ont plus de nom. L'art et le goût ici sont extrêmes. Rien que du sol amassé à grand prix. Très peu de terre. Des ponts jetés sur le vide vont de terrasse en terrasse et dominant la mer. Les jardins de Sémiramis ne pouvaient être plus surprenants... Je vais ensuite au casino de Monte-Carlo voir les salons de jeu, ou plutôt les joueurs — Gabilanez m'en avait beaucoup parlé jadis, puis Martin du Gard. Ces jeux sont un peu en décadence depuis la Crise. Je me représentais fort bien les vieilles passionnées, fossilisées, entourant les tables. Je fus un peu déçu. Les salons étaient pleins, mais surtout de touristes, de gens en vacances comme moi. Assez peu de joueurs invétérés. Je vis pourtant un homme dévorant dans un coin un sandwich, et quelques vieilles, dont l'une agitée de tics et couverte d'un chapeau de soie puce d'un âge inestimable. Une autre, fort myope, ornée de faux bijoux... Tout ce monde inscrivait les numéros sortants. Je m'attendais à mieux.

Dîner chez Marthe, où je trouve un mot déjà ancien de Martin m'indiquant l'hôtel (à Cimiez) où Gide descendait cette semaine, arrivant de Saint-Louis. Après dîner, comme nous arrivons, M. et moi, au pied du funiculaire de Cimiez, je reconnais dans le train qui descend un haut chapeau. Gide paraît avec Mme van Rysselberghe et Catherine. Ils vont voir jouer *Anna Karénine* et nous emmènent. Gide est bronzé ; il a très bonne mine. Au cinéma, il s'assoit près de Catherine (fort grandie) et lui communique ses impressions ; il lui signale jusqu'aux moindres détails. Elle-même fait d'ailleurs des observations très fines. On sent Gide désireux de la faire profiter de son goût, de son expérience, de la former enfin. Nous aimons assez peu le film d'*Anna Karénine* (Gide a le roman très présent à l'esprit). Ces dames aiment fort le petit garçon mièvre qui joue le jeune Karénine.

Le lendemain matin, assez tard, je monte voir Gide, fort bien installé à Cimiez, et lui porte *Joseph*. Il me raconte son séjour au Sénégal, où il a bien travaillé, où il a lu tous les drames historiques de Shakespeare... Gide s'habille d'un costume clair (un peu couleur raffia), et nous sortons. Il fait très beau. Nous allons à la poste, puis chez Martin du Gard, où nous trouvons Dabit (en tournée de conférences) et Mme M. du Gard. Je peux voir le bureau de Martin, célèbre pour la minutie des classements, l'ordre maniaque.

Gide et moi montons déjeuner avec Mme v. R. et Catherine. Conversation surtout littéraire ; Gide est d'abord un artiste, et il voit surtout l'homme à travers ses œuvres. Tous les livres que Gide a lus, tous ceux dont on lui parle, toujours font jaillir des comparaisons, des souvenirs,

des jugements qui vont au centre de l'œuvre. Alors que bien des gens de lettres (Ungaretti, par exemple) n'admirent et n'aiment quasi rien, la force d'admirer chez Gide est toujours jaillissante. Parle de Tolstoï au sujet du film d'hier, et de bien d'autres ; de Shakespeare, de Renard (m'engage à lire ce *Journal* qu'il faut prendre un temps comme livre de chevet), de *La Double Inconstance* de Marivaux qui vient de l'émerveiller... La petite Catherine écoute passionnément Gide, et le regarde avec ses grands yeux noirs. Peut-être, la regardant, puis-je avoir une idée de ce qu'était Gide adolescent.

Gide fait la sieste ; je le quitte. Dabit doit venir, et ensuite Romains. Ce tantôt, il doit lire un manuscrit à Martin du Gard et causer sérieusement. Il me prête un roman d'Herman Melville, *Billy Budd*, «Gabier de misaine», qui, me dit-il, malgré ses défauts, va me ravir. Il me demande de lui téléphoner le soir. Gide est tout de suite près de la misère, de toutes les misères...

Je monte à Cimiez vers huit heures. Gide achève de dîner. On s'était demandé à table si j'étais susceptible de colère. Mme v. R. me supposait très violent, très «soupe au lait» (quoique très bon, ajoutait-elle). Gide vantait mon impassibilité. Quant à Catherine, lorsqu'elle sut que j'étais professeur, elle pensa aussitôt (et ce n'était point sot) que je ne devais pas être assez sévère avec mes élèves. J'arrivai pour trancher le débat... J'avouai mon regret de ne pouvoir jamais me mettre sérieusement en colère, toujours me regardant du coin de l'œil, ne me prenant jamais au sérieux. Gide est d'ailleurs comme moi, il ne s'est pas mis trois fois en colère dans sa vie. Il ne sait pas ce que c'est que «ne plus se connaître»... «Je suis, dis-je, capable d'indignation... — Ça, je le sais, dit Gide, je le disais à Mme v. R., mais ce n'est pas de la colère.» Au sujet de mes élèves — puisqu'on me croit si bon — j'explique que les punir me faisait plus de peine qu'à eux-mêmes, et qu'ils savaient pleurer pour se faire enlever leurs punitions. Petit succès comique. (Que va penser Catherine de moi ? L'autre soir, elle m'a vu pleurer au cinéma, et l'a dit. Je trouvai pourtant le film bien médiocre. Greta Garbo, il est vrai, était admirable.) Voyons au cinéma un film exquis de fantaisie, où danse Fred Astaire. Je raccompagne à minuit mes amis. Malgré mon insistance, Gide ne s'arrêtera sans doute pas à Lyon au retour. Peu lui importent les gens que je lui vante, il trouve toujours moins de plaisir à causer ; il m'a vu, cela suffit ; il n'eût été à Lyon que pour moi. Nous nous quittons après quelques pas solitaires. Toujours Gide et moi avons de la chance ; cette rencontre l'un et l'autre, inespérée, nous enchanta. Attendons la prochaine. Sans doute, Gide un peu débordé n'était pas

bien libre (que sera-ce à Paris ?), cependant je profitai assez de sa parole, de son exemple (il ne fait, à mes yeux, que grandir), et puisai près de lui le modèle de l'homme qu'il faut être.

Je décidai brusquement de quitter Nice. Aussi bien, les vacances étaient finies déjà (Gide, le lendemain, serait absent)... Dernière promenade dans Nice, ma valise fermée. Je vais à la jetée dire adieu à la mer, et au marché aux fleurs prends une botte de roses rouges qui m'émerveille. Je l'offre à Marthe. Cette femme, à qui la fortune ne sourit plus guère et qui vit assez péniblement, sait vous verser des trésors d'amitié, de sollicitude... Je me sentais enveloppé de tendresse, d'attentions...

Long voyage de retour. Je quitte Nice à 13 h et serai à Lyon à 23 h. Je ne m'ennuie pas et trouve un grand plaisir à circuler dans les couloirs, inspectant les voyageurs des pieds à la tête... Je lis avec émotion *Billy Budd* que m'a prêté Gide, — mythe du héros sacrifié, histoire d'un merveilleux jeune marin que je n'oublierai pas. Sans femme, cette histoire, toute vibrante de l'amour d'un équipage pour un matelot, est pourtant chaste. Admirable exemple de ce qu'on peut écrire avec certain sentiment. Je finis le voyage, causant avec un jeune étudiant lausannois...

(à suivre)